

# LE MONUMENT HUBERT GOFFIN

A ANS (LIÉGE)

ET LE

## Centenaire du coup d'eau de Beaujone de 1812

Le dimanche 6 octobre 1912 eut lieu à Ans-lez-Liége en présence de nombreuses Autorités et d'une foule immense, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Hubert Goffin, à la suite du coup d'eau survenu le 28 février 1812 à la houillère de Beaujone et qui coûta la vie à 22 mineurs, nonobstant l'acte de courage et de dévouement posé par le maître-ouvrier précité qui parvint cependant à sauver de la mort 70 de ses compagnons de travail.

Si cette cérémonie imposante fut la glorification d'un humble ouvrier, elle mit aussi en lumière la quote-part de la science et du dévouement de l'Ingénieur du Corps des mines français MIGNERON. Il convient que ces deux noms soient intimement associés dans l'historique de cet événement remarquable.

Rappelons que Hubert Goffin reçut de son vivant la récompense de son acte d'héroïsme ; en effet, la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur lui fut octroyée par l'empereur Napoléon quelques jours après (12 mars 1812) que cet acte eut été posé. Celle-ci lui fut remise par le Préfet du département de l'Ourthe et un tableau d'un grand peintre liégeois, représentant la cérémonie, fait partie de la collection du Musée des Beaux-Arts, à Liège. En 1815, le Roi Guillaume des Pays-Bas le décora de l'Ordre du Lion de Belgique. Il avait été nommé conducteur des mines et périt dans un accident de houillère. Quant à l'Ingénieur MIGNERON, il n'obtint comme récompense, que le sentiment du devoir accompli et la haute considération de ses chefs. A ce sujet, nous croyons utile de reproduire ci-après la copie de la lettre qui lui fut adressée le 25 mars 1912, par le comte LAUMONT Directeur-Général des mines, à Paris.

« Les différents renseignements qui me sont parvenus, Monsieur, » sur l'événement arrivé à la mine Beaujone, m'ont fait connaître » votre dévouement dans la direction des travaux qui ont été entre- » pris pour parvenir à la délivrance des ouvriers, cette conduite » vous fait éloge ; elle honore également le Corps auquel vous » appartenez. »

» J'aurai soin de faire connaître au Gouvernement les services » que vous aurez rendus dans cette circonstance, lorsque j'aurai » recueilli sur cet événement, tous les renseignements dont j'ai » besoin. »

Les événements politiques ayant changé et l'étoile de Napoléon ayant considérablement pâli, il ne fut plus question de récompense en faveur de Mignerou.

Nous croyons intéressant, même après un siècle écoulé, de reproduire, d'après les documents officiels, les principaux faits de ce grave événement, surtout pour l'époque. Nous empruntons la plupart des renseignements au rapport si clair et si documenté de l'ingénieur MIGNERON, qui relate toutes les circonstances de l'accident et du sauvetage qui s'en est suivi, avec une modestie remarquable, surtout quand on considère la quote-part brillante qu'il a cependant prise dans les opérations du dit sauvetage, car, sans sa science, son dévouement, son énergie et son sang-froid, tout le courage de Goffin et de ses compagnons eut été vain.

Voici, en raccourci, la relation de l'accident, que nous rendons plus claire par la reproduction d'un plan des travaux accompagné d'une coupe verticale à l'échelle de 1/2,000.

Par le bure Beaujone situé dans la commune d'ANS, on avait débouillé successivement les veines PAWON à 54 mètres de profondeur, ROSIER à 64 mètres, PESTAY à 74 mètres, GRANDE VEINE à 132 mètres, CHARNAPREZ à 156 mètres et MARET à 169 mètres ; la profondeur totale du puits était de 170 mètres.

Avant le coup d'eau, les travaux à la veine MARET consistaient en deux niveaux de bure, l'un dirigé vers l'Est et l'autre vers l'Ouest, Sur le premier des dits niveaux, l'exploitation se faisait par grâles ou descenderies dirigées vers le Sud et inclinées suivant la pente de la couche. Sur le second niveau, elle avait lieu par montées un peu inclinées vers l'Ouest, ayant toutes des longueurs différentes à partir du niveau de bure et dont la 7<sup>me</sup> avait desserré aux vieux travaux du bure de MARTIN-WÉRY, par un trou de sonde de 8 à 10 mètres de longueur. Toutes ces montées, à partir de la 2<sup>me</sup>, avaient été recoupées par une roisse ou faux niveau dirigé suivant la ligne de demi-pendage de la couche.

Au sud et à 138 mètres du bure de Beaujone se trouvait le bure Triquenotte (ou Trienotte) par lequel on avait exploité les veines



Pawon, Rosier, Pestay et qui communiquait, par les travaux établis dans la seconde de ces veines, avec divers bures de l'aval-pendage fournissant une venue d'eau considérable. Par les travaux de la couche Pestay, il communiquait à l'amont-pendage, avec le bure Beaujone, et, afin de garantir ce dernier des eaux de l'aval-pendage, on avait placé, depuis quelques années, deux serremments à la veine Rosier, de part et d'autre d'une coestresse percée à l'extrémité d'une grêle du bure Tricnotte.

Au Nord du bure Beaujone et à 160 mètres de distance sur l'amont-pendage se trouvait celui de Mamonster dont les travaux s'étaient successivement étendus au Rosier, au Pestay, à la Grande Veine, au Charnaprez, et au Maret. Cette dernière veine, situé à une profondeur de 136 mètres avait été travaillée comme au bure Beaujone par deux niveaux de bure. Sur celui de l'Ouest qui s'était avancé de 156 mètres, on avait pratiqué une grêle et plusieurs costresses dont l'une avait desserré par trous de sonde aux travaux du bure Beaujone; un serrement avait été établi pour retenir les eaux du puits Mamonster. Vers le nord et à partir du niveau de bure, on avait élevé 3 montées dont la 3<sup>e</sup> s'était approchée des vieux ouvrages de Martin Wéry et avait communiqué avec eux par un trou de sonde. Vers le Nord-Ouest de Mamonster est situé le bure Martin Wéry dont les travaux avaient été desserrés à la sonde par la 7<sup>e</sup> montée du Beaujone.

Lors d'une contestation qui avait eu lieu en 1811, entre les propriétaires des fosses Beaujone et Mamonster, l'Ingénieur Mignerou avait levé, pour instruire l'affaire, un plan des travaux de chacun des bures; ceux du bure Beaujone ne consistaient encore alors qu'en trois montées.

Depuis cette époque, le niveau de bure de Mamonster avait été abandonné, celui de Beaujone avait été continué, mais, en ajoutant ces travaux sur le plan primitif, on ne les avait tracés que d'une manière figurative et l'on n'avait conservé leur mesure que très imparfaitement, de sorte qu'il n'existait ni plan, ni mesurage exact qui pussent, même approximativement, fixer la position relative des travaux des deux fosses. Ce défaut de renseignements certains avait fait croire à plusieurs personnes, et notamment au maître-mineur GOFFIN, que le desserrement de la 7<sup>e</sup> montée avait été fait sur Mamonster et cette erreur a failli lui être fatale ainsi qu'à tous ceux qui l'accompagnaient; il en eut été certainement ainsi sans l'intervention énergique et intelligente de l'ingénieur Mignerou.

Le 28 février 1912, vers 11 heures du matin, le lavage de la veine Rosier céda subitement à la pression des eaux dans l'une des places du serrement du bure Tricnotte et forma une ouverture de laquelle s'échappa bientôt, par torrent, le lac souterrain auquel ce serrement servait de digue. En un instant, le bure Tricnotte fut inondé et celui de Beaujone ne tarda pas à l'être, puisque ces deux bures étaient en communication par la veine Pestay. L'alarme se répandit aussitôt parmi les ouvriers qui voulaient tous s'élançer, en même temps, dans le panier actionné par un manège à chevaux, et qui, par trois voyages successifs, revinrent au jour au nombre de 35.

Le maître-mineur Hubert GOFFIN, averti à temps de l'événement, présidait à leur sortie; plusieurs fois, ils le pressèrent de les accompagner, mais il refusa constamment et déclara qu'il n'abandonnerait point ceux que le temps ne lui permettait pas de sauver.

GOFFIN, en effet, ne pensa qu'à rassembler tous les ouvriers épars dans les diverses parties de la mine, et particulièrement dans les grêles du niveau oriental. Il fit déboucher un trou de sonde communiquant du bougnou du bure à cette partie des travaux et ordonna qu'on démolit le mur du royon (compartiment d'aérage), afin de donner plus d'espace et de temps à ceux qui seraient obligés de passer d'un niveau à l'autre.

Plusieurs ouvriers périrent en voulant s'accrocher au panier et en furent précipités et noyés par l'eau dévalant d'une hauteur de 78 mètres; quelques ouvriers, qui voulaient se sauver par les échelles du compartiment d'épuisement, subirent le même sort. L'eau s'éleva bientôt au-dessus du chargeage, engloutissant les ouvriers qui n'avaient pas voulu se conformer aux injonctions et aux conseils de GOFFIN.

Les malheureux mineurs restants voyant qu'il était impossible de sortir par le bure se trouvant ainsi enfermés à 170 mètres de profondeur, se crurent tous perdus. GOFFIN leur rendit courage en leur faisant entrevoir qu'ils pourraient sortir par le puits Mamonster et les conduisit, au nombre de 70, à la 7<sup>me</sup> montée, où quelques jours auparavant, il avait foré un trou de sonde, mais, après avoir ouvert un chemin de 7 mètres en amont, ils desserrèrent aux anciens travaux de Martin Wéry qui étaient remplis de grisou. Ils bouchèrent promptement la communication et ces malheureux, croyant qu'il n'y avait plus pour eux aucun moyen de salut, se livrèrent au désespoir le plus affreux. Ils avaient passé une partie de la journée du vendredi et la nuit du 28 à travailler à la 7<sup>me</sup> montée; on était déjà

au samedi matin 29 et les eaux, qui, la veille, s'étaient élevées de 14 mètres au-dessus du niveau du chargeage, étaient encore montées de 3 mètres, malgré le fonctionnement de la pompe à vapeur et l'extraction de l'eau par tonneaux à l'aide de la machine à molettes.

Quand, trois heures après l'accident, l'ingénieur des mines MIGNERON, accompagné du conducteur MALAISE et de plusieurs autres personnes, descendit dans le bure Mamonster, il fut reconnu que le niveau du bure vers l'Ouest était entièrement éboulé, étant abandonné depuis plusieurs mois. Les ouvriers, malgré toute leur activité, ne purent frayer, qu'au bout de cinq heures, un chemin aux sauveteurs, au milieu des déblais qui encombraient la galerie.

L'ingénieur MIGNERON put immédiatement se rendre compte qu'il était impossible que le trou de sonde percé au bure Beaujone sur la 7<sup>me</sup> montée eût débouché dans les travaux du puits Mamonster, puisque le niveau de celui-ci n'avait que 160 mètres de longueur, tandis que la 7<sup>e</sup> montée du Beaujone devait être à une plus grande distance. Les ouvriers commencèrent à avancer dans le prolongement du niveau, mais il n'était pas possible d'aboutir dans cette voie, à cause de la situation respective, tant en plan qu'en altitude, du dit niveau et de la 7<sup>e</sup> montée.

La seule route qui pût conduire au but avec sûreté était donc celle qui, partant du niveau de bure, se prolongeait à mi-roisse dans une direction à peu près perpendiculaire aux montées et qui, en supposant même qu'elle ne les rencontrât pas, viendrait infailliblement aboutir à la roisse qui les avait coupées toutes. Il n'y avait pas à hésiter. Le parti de l'ingénieur MIGNERON fut vite pris et il fit sonder immédiatement dans cette direction en ordonnant de faire suivre le trou de sonde par un chambrail (galerie en ferme) de 2<sup>m</sup>50 de largeur sur la hauteur de la veine qui était de 0<sup>m</sup>90 et de débayer pendant la nuit toute la partie du niveau de bure. Il fut ensuite décidé que l'on creuserait le chambrail à la poudre, afin de hâter le travail et pour annoncer aux ouvriers du bure Beaujone que l'on était occupé à leur délivrance. Au point du jour du lendemain, on annonça qu'on les entendait travailler et qu'ils répondaient au bruit des outils des sauveteurs. L'ingénieur MIGNERON descendit aussitôt dans la mine pour s'en rendre compte. Dans son rapport, ce fonctionnaire écrit ce qui suit à ce sujet :

« Je compris de suite que le bruit provenait de la 7<sup>me</sup> montée, où

» GOFFIN croyait pouvoir desserrer à Mamonster, mais quand il » aurait reconnu son erreur, ce qui ne pouvait être long, il revien- » draient infailliblement à la 4<sup>me</sup> montée ou à la 5<sup>me</sup> sur laquelle je » me dirigeais. Mais ce raisonnement, quoique simple, n'était point » à la portée des ouvriers qui s'obstinaient à vouloir travailler » dans la direction du bruit et j'eus beaucoup de peine à leur faire » suivre le travail commencé. Heureusement que, dans l'après-midi, » le bruit devint plus fort et parut venir d'un point situé sur la » direction de notre chambrail ; alors, les ouvriers reprirent courage » et travaillèrent avec cette ardeur qu'inspire toujours la certitude » du succès. Les eaux cependant continuaient à monter avec une » rapidité effrayante ; il était à craindre qu'elles ne s'élevassent enfin » sur les montées, dernier refuge des malheureux ouvriers du » Beaujone ».

Le dimanche 1<sup>er</sup> mars, au matin, l'eau s'était élevée de 26 mètres dans le puits et atteignait ainsi le niveau de 143 mètres. L'on comprit alors qu'il était absolument nécessaire d'arrêter le cours des eaux en tâchant de boucher, avec des morceaux de bois de sapin et de la mousse, l'ouverture qu'elles s'étaient frayées sur l'un des côtés du serrement, travail que le maître-charpentier Noël Dor exécuta dans la matinée du dit jour en descendant dans le bure Trienotte et pénétrant jusqu'au serrement où il travailla dans l'eau jusqu'à la ceinture ; dès ce moment, le niveau des eaux ne s'éleva plus, mais, au contraire, diminua continuellement ; cependant, s'il eut fallu extraire la masse d'eau considérable qui se trouvait dans les travaux pour sauver les mineurs, cette opération exigeant beaucoup trop de temps, ceux-ci eussent tous périés.

D'autre part, le même jour matin également, l'ingénieur MIGNERON constatait que, malgré ses instructions, les ouvriers avaient fait dévier le chambrail pour se diriger vers l'amont-pendage d'où le bruit des mineurs enfermés paraissait venir. A la soirée, les sauveteurs, trompés encore une fois par une fausse direction du son, et en l'absence de l'ingénieur MIGNERON, s'étaient jetés tout-à-fait vers l'aval-pendage et descendaient directement en vallée.

L'ingénieur MIGNERON exprime comme suit les difficultés qu'il rencontra, de la part des ouvriers, pour leur faire continuer le travail dans la direction primitive :

« Je me transportai de suite auprès d'eux ; je leur remontrai » qu'ils risquaient de s'engager dans une serre et de gagner la tête » d'eau. Toutes mes représentations furent inutiles ; je voulus

» employer l'autorité, mais de violents murmures circulaient autour  
 » de moi. Bientôt mon domestique vint m'annoncer qu'on m'accusait  
 » hautement au jour de m'opposer à la délivrance des ouvriers du  
 » Beaujonc. Alors, pour la première fois, je sentis tout le poids de  
 » l'affreuse responsabilité qui pesait sur ma tête, et je me déterminai  
 » à laisser agir les ouvriers, me contentant d'exiger d'eux qu'ils  
 » poursuivent en même temps l'ancien travail et le nouveau. Mais  
 » je ne tardai pas à m'apercevoir que ces deux ouvrages se nuisaient  
 » réciproquement : les ouvriers, trop resserrés dans un petit espace,  
 » se nuisaient dans leurs manœuvres ; les chercheurs commandés  
 » seulement par deux chamberleurs ne pouvaient suffire au trans-  
 » port de la houille qui était accumulée dans la taille ; l'air vicié  
 » par la respiration des hommes, la combustion des chandelles et la  
 » poussière de la houille ne circulaient plus qu'avec infiniment de  
 » difficulté, la chaleur était excessive, enfin l'ouvrage n'avancait  
 » pas. Je sortis du buré à minuit, désespérant de la réussite du  
 » travail que j'avais conçu et regrettant amèrement d'en avoir  
 » entrepris la direction : les fautes qu'on allait commettre me  
 » seraient inévitablement imputées, ainsi loin de rendre à la vie les  
 » malheureux du Beaujonc, j'allais être considéré comme l'auteur  
 » de leur mort et chargé des malédictions de leurs familles.

» Je passai la nuit dans les plus vives inquiétudes. Le 2 mars,  
 » au matin, j'étais décidé à demander à M. le Préfet de pleins  
 » pouvoirs pour faire exécuter mes ordres par la force, lorsqu'on  
 » vint m'avertir que les ouvriers, reconnaissant leur erreur, avaient  
 » abandonné la vallée et s'étaient tous réunis pour suivre la roisse  
 » ou à thier, d'où le son paraissait venir de nouveau.

» J'ordonnai sur le champ au conducteur Malaise de faire forer  
 » un trou de sonde dans la direction que l'on croyait être celle du  
 » son et de veiller à ce que l'on ne discontinuât pas un instant le  
 » travail de la roisse. Pendant ce temps, je fis, pour tranquiliser  
 » les ouvriers, un mesurage à la surface, d'après les renseignements  
 » les plus probables que purent me fournir ceux des ouvriers qui  
 » connaissaient le mieux l'ouvrage.

» Le résultat de cette opération fut, ainsi que j'en étais sûr  
 » d'avance, que le chemin le plus court pour arriver à la 5<sup>me</sup> montée  
 » était notre roisse. Mais, comme cette montée ou la 6<sup>me</sup> pouvait  
 » s'être élevée un peu plus haut que le point où nous nous trouvions,  
 » il n'était pas étonnant que nous entendissions les ouvriers au-  
 » dessus de nous, parce qu'il était vraisemblable qu'ils s'étaient

» réfugiés à la partie supérieure de la montée où ils croyaient être  
 » le plus près de nous possible... »

Le mardi 3 mars, vers 5 heures du soir, les ouvriers de Mamonster ayant foré un trou de sonde de 13 mètres de longueur, se crurent en communication directe avec les mineurs du Beaujonc, mais ils se trompaient ; on donna une meilleure direction à la sonde pour pénétrer enfin le 4 mars, à 2 heures du matin, directement dans l'endroit où se trouvaient les mineurs du Beaujonc ; ceux-ci crièrent aux ouvriers de Mamonster de boucher le trou de sonde, parce que l'air qui arrivait avec force par ce trou faisait sur eux une impression trop vive. On travailla avec ardeur à pousser la tranchée jusqu'au bout et au moment où on desserra aux travaux du Beaujonc, l'air, en se mettant en équilibre, produisit une espèce de détonation. Des mesures spéciales de précaution durent être prises pour éviter l'inflammation du grisou qui pouvait provenir des travaux de Martin Wéry auxquels les mineurs du Beaujonc avaient desserré peu après l'accident. Ceux-ci sortirent enfin le 4 mars vers midi de leur tombeau où ils étaient restés enfermés pendant 5 jours et 5 nuits. Ils avaient fait à la 5<sup>me</sup> montée, une tranchée de 11 mètres de longueur et les mineurs de Mamonster avaient poussé leur chambrai de sauvetage à la longueur de 47 mètres.

Au moment de l'accident, 127 ouvriers travaillaient au bure Beaujonc, tous à la couche Maret ; 35 sont remontés dans le premier moment ; 22 ont péri et 70 qui ont été enfermés dans les montées ont échappé ; toutefois, l'un de ceux-ci, un vieillard, mourut quelques jours après sa délivrance.

Liège, le 28 février 1916.

JOSEPH LIBERT,  
*Inspecteur général des mines.*